L'histoire au service de la littérature et vice versa : *Ngum a Jemea* de David Mbanga Eyombwan et *Une saison blanche et sèche* d'André Brink, deux fictions historico-testimoniales

History at the Service of Literature and vice versa: David Mbanga Eyombwan's *Ngum a Jemea* and André Brink's *A Dry White Season*, two historical-testimonial fictions

JOVENSEL NGAMALEU

Université de Douala

Mots-clés

Histoire ;
colonisation ;
apartheid ;
fictionnalisation ;
témoignage ;
mémoire.

Keywords

History;
colonization;
Apartheid;
fictionalization;
testimony;
memory.

Le fait historique vécu de manière individuelle ou collective et (in)directe est le plus souvent à l'origine des créations artistiques. Certaines productions littéraires, notamment, sont inspirées des événements historiques d'envergure. C'est le cas de *Ngum a Jemea* de David Mbanga Eyombwan et d'*Une saison blanche et sèche* d'André Brink. Ces deux textes littéraires sont à vocation historique et testimoniale. Le premier s'inscrit dans le contexte colonial, précisément à l'ère allemande au Cameroun. Le second dépeint de façon photographique l'atmosphère sociopolitique à l'époque de l'apartheid en Afrique du Sud. David Eyombwan, en témoin indirect, s'est inspiré d'une figure emblématique pionnière du nationalisme camerounais, pour écrire son théâtre-témoignage : Rudolf Dualla Manga Bell. Tandis qu'André Brink rend compte, en tant qu'un témoin direct, de l'expérience individuelle de son personnage-héros, Ben du Toit, l'une des victimes du système sociopolitique ségrégationniste de sa société. Ainsi, le présent article interroge la fictionnalisation ou la mise en scène/récit de l'histoire par chacun des deux auteurs. Il ressort que l'alliance du fait historique et du fait littéraire concourt dans les œuvres étudiées à l'expression d'un travail de (la) mémoire ou d'un devoir de témoignage à visée satirique, philosophique et éthique.

The historical fact lived individually or collectively and (in)directly is most often at the origin of artistic creations. Some literary productions, in particular, are inspired by major historical events. This is the case of David Mbanga Eyombwan's *Ngum a Jemea* and André Brink's *Une saison blanche et sèche* (*A Dry White Season*). These two literary texts serve historical and testimonial purposes. The first is set in the colonial context, precisely in Cameroon, in the German era. The second is a photographic depiction of the sociopolitical atmosphere of the apartheid era in South Africa. David Eyombwan, as an indirect witness, was inspired to write his testimonial theater by an emblematic pioneer figure of Cameroonian nationalism, Rudolf Dualla Manga Bell, while André Brink reports, as a direct witness, the individual experience of his character-hero, Ben du Toit, one of the victims of the sociopolitical segregationist system of his society. The present article questions the fictionalization or the staging/narrative of history by each of the two authors. It appears that the alliance of historical and literary facts contributes, in the case of the two texts, to the expression of an act of memory or a duty to testify with a satirical, philosophical and ethical aim.

L'histoire en tant que conscience à l'œuvre et l'histoire en tant que vécu ne sont [...] pas l'affaire des seuls historiens (Glissant, *apud* Samaké, 2018 : 110).

Introduction

Souvent, la littérature rencontre la sociologie, la philosophie ou l'histoire. L'histoire est, en effet, l'une des principales sources d'inspiration pour l'écrivain. L'œuvre littéraire, quant à elle, a une valeur archivistique et testimoniale lorsqu'elle se met au service de l'histoire. *Ngum a Jemea* de David Mbanga Eyombwan et *Une saison blanche et sèche* d'André Brink constituent des illustrations de la mise en scène ou de la fictionnalisation de l'histoire. La première est une pièce de théâtre tragique qui rend compte des grands moments ayant marqué la résistance anticoloniale du roi Rudolf Dualla Manga Bell, pendant la période allemande au Cameroun. La seconde est un roman, à mi-chemin entre le reportage et le témoignage, qui retrace le parcours tragique d'un blanc au nom de Ben du Toit (personnage fictionnel et à la fois témoin direct), réfractaire à l'apartheid en Afrique du Sud. Autant dire que ces deux textes littéraires ont un ancrage historique avéré. Dès lors, quel est le mode opératoire et les enjeux de la fictionnalisation de l'histoire dans *Ngum a Jemea* et *Une saison blanche et sèche* ? Nous entendons répondre à cette question sous le prisme d'une approche historique et sociocritique, en nous référant à l'histoire événementielle/factuelle pour mieux explorer le « sociotexte »/la « socialité »¹ et l'historicité² du discours historico-fictionnel ou testimonial de David Mbanga Eyombwan et d'André Brink. Pour ce faire, nous allons faire un bref survol sur chaque fait historique vécu, en vue d'établir un parallèle avec la version littéraire théâtralisée ou narrée, bref fictionnalisée.

I. *Ngum a Jemea*, un épisode théâtralisé de l'histoire du Cameroun sous protectorat allemand

Le Cameroun, comme d'autres pays africains, n'a pas échappé au vent violent de la colonisation. Il fut une part du « gâteau » continental, suivant le principe de la « balkanisation » de l'Afrique. Au Cameroun, les chefs de sa zone côtière (Douala) avaient d'ailleurs sollicité la Grande-Bretagne pour l'annexion du Cameroun, sans succès, malgré la forte présence britannique sur le territoire de la côte camerounaise. Cependant, l'Allemagne³, stratégiquement et à la grande surprise de tous⁴, saisira l'occasion à travers les commerçants allemands installés sur place. En effet, Adolph Woermann fonde, dès 1868, une maison de commerce éponyme à Douala. En 1883, son représentant, Edouard Schmidt, va signer, notamment le 30 janvier, un

¹ D'après Claude Duchet (1973 ; 1979), le « sociotexte » est la présence du social, voire d'une société de référence dans l'œuvre littéraire. Chaque « sociotexte » a par conséquent une « socialité » de par les réalités de la société fictionnelle ou réelle dépeinte. Autrement dit, la « socialité » est sous-tendue par l'expression des « médiations » (Cros, 2003) socio-historiques, idéologiques, politiques, économiques, linguistiques et sémiologiques qui caractérisent le « sociotexte » que l'écrivain décrit/décrit. C'est pourquoi la sociocritique est, en bref, une « poétique de la socialité », pour dire « ce par quoi [l'œuvre littéraire] s'affirme [elle]-même comme une société » (Duchet, 1973 : 449).

² « Analyser le discours littéraire selon les théories sociohistoriques, c'est l'envisager comme une exposition de faits historiques. Considérée comme la trace de l'histoire d'une nation ou d'un peuple, l'historicité constitue donc l'épicentre de l'investigation matérialiste d'une œuvre » (Samaké, 2018 : 101).

³ Les premiers Allemands arrivent au Cameroun dès 1860.

⁴ Cet événement inattendu a valu l'appellation de « coup allemand » de la part des observateurs de la scène des relations internationales de cette période.

accord de commerce avec le roi Akwa. Le 12 juillet 1884, Gustav Nachtigal arrive à Douala pour signer le traité Germano-Duala. Mission accomplie, ce fameux traité place ainsi le territoire camerounais sous protectorat allemand. Le 16 juillet 1884 marque la date de l'annexion officielle du Cameroun (Kamerun)⁵, désormais sous la houlette de Nachtigal. C'est ainsi que le sort du Cameroun fut historiquement (mal/heureusement ?) confié au Reichstag (l'empire allemand).

C'est dans ce contexte historique colonial que naît le célèbre conflit foncier qui opposa le roi Rudolf Dualla Manga Bell et l'administration allemande à Douala. « L'origine du conflit qui l'opposa à l'administration allemande réside dans le projet d'expropriation, par cette dernière, du plateau de Joss, à Douala dans le but d'y installer définitivement les services officiels du territoire et le quartier résidentiel européen » (Mveng, 1985 : 98). En effet, né en 1872, le prince Rudolf Dualla Manga Bell est sacré King Bell en 1908. En 1910, juste deux ans plus tard, il s'opposa radicalement au projet dit d'assainissement et d'urbanisation de la ville de Douala. Les allemands baptisent ce projet « Gross Duala ». Le roi Manga Bell trouve ce projet inique et le qualifie de « projet d'apartheid », car il vise, en réalité, à reléguer les autochtones et propriétaires terriens du Plateau Joss, à l'arrière de la ville. L'administration allemande prévoyait d'ailleurs une zone frontière d'un kilomètre de large qui allait séparer les deux parties ou secteurs de la ville, l'une modernisée occupée par les allemands et l'autre traditionnelle ou naturelle occupée par les autochtones.

Il est évident qu'il s'agissait bel et bien d'une ségrégation socio-raciale envisagée par les colons allemands, sous le prétexte d'un projet de modernisation et d'élargissement de la ville de Douala. Cependant, le roi Bell, fort de sa lucidité et de sa qualité de juriste de formation (en plus, formé paradoxalement en Allemagne, à l'Université de Bonn), va rejeter purement et simplement le projet d'expropriation de son peuple et de ségrégation. Les Allemands, à travers le Chef de Région commandant la circonscription de la ville de Douala, au nom de Von Roehm, vont essayer de corrompre à tout prix le roi Bell, afin qu'il donne son accord, mais il restera ferme dans sa décision et déterminé à contrecarrer ledit projet raciste et injuste. Il rappelle à ses ravisseurs que le fameux projet viole les termes du traité Germano-Douala, comme tout bon juriste doit s'inspirer des prédispositions en vigueur. Sa résistance et son éloquence vont déshonorer les Allemands, ses « amis » d'hier. Ces derniers, très déçus, trouveront un pseudo-motif pour incriminer le roi Bell. Ils l'accuseront de « haute trahison » à l'empereur allemand et au Reichstag.

En conséquence, le 4 août 1913, Rudolf Dualla Manga Bell est d'abord destitué de ses fonctions et son salaire d'autorité traditionnelle est suspendu. Il sera plus tard arrêté et incarcéré le 10 mai 1914. Il subira enfin un faux procès dont l'issue est hélas sa condamnation à la pendaison, le 7 août 1914. Il sera, le lendemain, effectivement pendu avec son très fidèle secrétaire politique Ngoso Din. Si telle est la version historique ou factuelle, connue par tous car elle est archivée ou gravée dans les pages de l'histoire du Cameroun, notamment celle liée à l'ère allemande au Cameroun, qu'en est-il de la version littéraire ou fictionnelle (ré)écrite par David Mbanga Eyombwan ?

*Ngum a Jemed*⁶ est une pièce de théâtre tragique, historique et biographique. Inspirée par l'histoire de Rudolf Dualla Manga Bell, cette tragédie retrace de manière chronologique

⁵ Telle est l'orthographe en usage pendant la période allemande.

⁶ Cette pièce a été écrite en langue douala, en 1979. Son titre signifie « la foi inébranlable ». Sa toute première traduction en français, portant le titre *Rudolph Douala Manga Bell patriote et martyr* et datant de 1986, a été faite par le philosophe camerounais Ebénézer Njoh-Mouelle.

l'itinéraire à la fois admirable et fatale du personnage historique. Le sous-titre en dit long sur la figure de ce héros tragique : *La foi inébranlable de Rudolf Dualla Manga Bell*. La pièce porte sur un sujet historique à travers l'histoire de son personnage éponyme. C'est un témoignage dramatico-historique qui va de l'intronisation de Bell à sa condamnation. Il est structuré en cinq actes pour un total de douze scènes inégalement réparties par acte. L'acte premier se resserre autour du sacre du nouveau roi Bell. Le deuxième acte se réduit à une scène unique, qui est en réalité une scène d'exposition. Il rend compte du conflit foncier au cœur de la pièce qui est à l'origine du destin tragique du héros littéraire et historique. Le troisième acte porte sur l'intervention des pairs du roi Bell pour une concertation d'envergure ; car il y a péril en la demeure. L'acte quatrième est consacré au procès de Manga Bell et de son secrétaire, Ngoso Din. Enfin, le dernier acte se résume à l'adieu du roi Bell à ses proches, à qui il donne, avec assurance et sur un ton prophétique, ses dernières recommandations, avant d'aller embrasser avec bravoure la mort, comme tout bon héros. La pièce va de l'euphorie (cérémonie du sacre du nouveau roi) à la dysphorie (sa pendaison). Ces derniers propos du héros soulignent sa rage et son souhait ardent face à son sort malheureux et injuste : « Les Allemands nous tuent pour rien, ils versent du sang innocent, mais ce sera lourd de conséquences. Maudits soient-ils ! L'Éternel des armées qui a créé tous les hommes et qui a fixé à chaque peuple les limites du territoire qu'il doit habiter exaucera ma dernière volonté : les Allemands seront chassés de ce pays avant que mon corps ne se décompose complètement dans la tombe (2017 : 127).

Il va sans dire que *Ngum a Jemea* est une pièce calquée sur l'histoire réelle. Elle fait intervenir des personnages historiques, à l'instar de Bell, Din, Martin Paul Samba, Von Roehm, Niedermeyer, entre autres. L'espace géoculturel de référence est bien le Cameroun, précisément, Douala. Les indices spatio-temporels de référentialité sont quasi authentiques, à l'exception du fait qu'on soit dans un décor fictionnel. La pièce a un « ancrage historique » (Eyombwan, 2017 : 145). Au critique Marcelin Vounda Etoa de renchérir : « Elle a été inspirée à son auteur par une histoire réelle. Le souci d'historicité amène le dramaturge à conserver les noms des héros [Bell et Din], [l]es circonstances, les mobiles et les dates des événements tragiques [...] » (144). Autrement dit, la factualité semble largement être au-dessus de la fictionalité. En outre, en dépit des « ellipses » et « prolepses » incontournables dans tout récit (Genette, 1972), en particulier dans un théâtre⁷, la chronologie de l'histoire fictionnelle est pratiquement en phase avec celle de l'histoire événementielle. Cela dit, quid du *modus operandi* d'André Brink dans *Une saison blanche et sèche* ?

II. Une saison blanche et sèche, ou un roman reportage sur l'apartheid en Afrique du sud

Nous allons procéder de la même manière : après un rappel succinct du contexte historique lié à l'apartheid sud-africain, nous embrayons par la suite sur la teneur historico-romanesque de l'œuvre d'André Brink. Commençons par l'histoire événementielle en elle-même.

⁷ Certaines didascalies, voire certaines notes de bas de page sont au service du récit. Elles ont une valeur narrative et informative importante. Le dramaturge s'en sert à juste titre et complète de ce fait son talent littéraire par celui d'historien.

L'Afrique du Sud, ancienne colonie de peuplement⁸, a été historiquement marquée par de nombreux mouvements migratoires de provenance étrangère, ainsi que de nombreuses (re)conquêtes entre les peuples autochtones noirs⁹ et les peuples étrangers, d'une part et, entre les groupes étrangers eux-mêmes¹⁰, d'autre part. Ces pénétrations étrangères (européennes) et les déplacements ou explorations internes ont donné naissance à l'existence de plusieurs tensions et diversités sur le plan culturel, linguistique, économique, politique et surtout racial. On note, de façon générale, à l'issue de tous ces mouvements et conflits pendant la période précoloniale et (post)coloniale, trois groupes dont la cohabitation demeure problématique : les Noirs, les Afrikaners/Boers et les Anglais. Les deux derniers sont naturellement minoritaires face aux premiers et constituent deux communautés blanches. Ils vont, en dépit de leurs rapports historiquement conflictuels du fait de leurs aspirations sur le territoire sud-africain, devoir s'allier vicieusement pour pouvoir s'imposer et dominer la communauté noire majoritaire. C'est dans ce contexte¹¹ que va naître le système sociopolitique dénommé l'apartheid, qui signifie en afrikaans (langue des Afrikaners) « séparation ». C'est un régime ségrégationniste et donc injuste ou inique¹², inspiré par l'Afrikanerdom qui est sous-tendu par l'idée triptyque de la nation, de l'identité et de l'idéologie afrikaner. Myriam Houssay-Holzschuch souligne, en effet :

À partir de 1948¹³, cette mythologie afrikaner d'affirmation de sa différence, de conquête d'un territoire, devient une mythologie conservatrice : elle vise à consolider le pouvoir en

⁸ « L'installation en avril 1652 d'un comptoir de la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales dans la péninsule du Cap ne laissait en rien prévoir la naissance d'une importante colonie de peuplement européen à la pointe de l'Afrique » (Houssay-Holzschuch, 1995 : 2).

⁹ Nous pouvons mentionner les Xhosas et les Zoulous qui ont fait preuve, entre autres, d'une résistance farouche face aux envahisseurs et oppresseurs blancs.

¹⁰ « La dernière confrontation, la plus importante dans la construction de l'identité, se fera avec les Anglais, et ceci à plusieurs reprises : au moment du Grand Trek [...] et des deux "guerres de libération", la seconde étant plus connue des Européens sous le nom de guerre de Boers [débutée en 1899] » (Houssay-Holzschuch, 1995 : 6).

¹¹ Pour plus de repères ou de précisions historiques, notons que : « L'histoire de l'Afrique du sud révèle que le premier Européen, Vasco de Gama, parvint aux côtes sud-africaines en 1498. Deux siècles plus tard (XVII^e) l'Afrique du sud est colonisée par les Hollandais, puis à partir de 1795 par les Britanniques. À partir de 1899, les colons britanniques et les descendants des premiers colons néerlandais (appelés Afrikaners ou Boers) s'affrontent, pour la possession de plusieurs régions de l'actuelle Afrique du Sud. Ce conflit se solde par la victoire finale des Britanniques en 1902 et, huit ans plus tard, par la création de l'Union sud-africaine devenue république d'Afrique du Sud en 1961. Il faut dire cependant que dès 1948, la population sud-africaine fonctionne dans un schisme politiquement entretenu entre Noirs, Blancs, Métis et Indiens. Car, malgré la défaite de l'un, les deux belligérants d'hier (Britanniques et Afrikaners) vont s'associer pour gouverner l'Afrique du Sud dans une logique ségrégationniste qui consacre leur autorité et leur privilège sur le reste de la population (Noirs, Indiens et métis) [...] » (Ateufack Dongmo, 2015 : 5-6).

¹² « L'apartheid se différenciera de la ségrégation classique par son aspect systématique et brutal : tous les aspects de la vie quotidienne sont concernés. L'idéologie afrikaner va s'exprimer en un impressionnant corpus de lois. Une telle attention à la lettre, à la parole contraignante, ne saurait surprendre chez ces calvinistes convaincus. Ce système totalitaire sera paperassier et procédurier [...]. La loi est appliquée à la lettre, et, plus encore que sous d'autres régimes autoritaires, police, tribunal, et prison, en seront les hauts-lieux » (Houssay-Holzschuch, 1995 : 13).

¹³ Cette date marque la prise du pouvoir des Afrikaners. Ainsi, l'ère de l'apartheid va de 1948 à 1994, date de l'organisation de la toute première élection démocratique (multiraciale) en Afrique du Sud,

place, à légitimer son emprise et son action sur la population [la communauté noire]. [...] Il s'agit de réaliser un territoire afrikaner en Afrique du Sud [en imposant leur langue, leurs lois et institutions]. [...]. Pour cela, une double démarche est entamée : devant le danger démographique représenté par les Noirs, il faut unir les deux communautés blanches (afrikaner et anglophone) en une seule nation. Puis, il faut repousser l'Autre, le Noir, hors de ce territoire. Ceci se fera à toutes les échelles, par une multiplication des frontières entre soi et l'autre, et par l'utilisation systématique de clichés, méconnaissance laissant place à toutes les affabulations et toutes les angoisses. L'affirmation centrale de l'apartheid est que les Noirs n'ont pas à exister dans le monde des Blancs. (1995 : 12-14)

Après ce bref rappel historique au sujet de l'apartheid, découvrons la trame romanesque d'*Une saison blanche et sèche*.

Le roman d'André Brink est inspiré, d'après les éléments paratextuels, par une histoire individuelle (et collective)¹⁴ présentée pour vraie, à bien d'égards. L'œuvre s'ancre, en effet, dans un contexte historique et sociopolitique relatif à l'ère de l'apartheid en Afrique du Sud, notamment dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Publiée en 1979¹⁵, *Une Saison blanche et sèche* voit le jour en pleine période dite de résistance contre le système d'apartheid. Donc, par sa bipolarité raciale et sp[ati]ale, l'œuvre d'André Brink est une suggestion, [...] une figuration par le moyen de la littérature du régime d'Apartheid qui lui est contemporain. Ce qui lui confère une valeur de documentaire¹⁶ susceptible de mener le lecteur ignorant dans les méandres ensanglantés d'une époque qui marqua si tristement d'une pierre blanche l'histoire de l'Afrique du Sud. (Ateufack Dogmo, 2015 : 6)

De la quatrième de couverture à l'épilogue, en passant par le prologue et l'avant-propos auctorial, le lecteur est au courant d'un ensemble d'informations sur le décor réaliste de l'histoire, ainsi que sur le contexte et le mode d'écriture ou la stratégie narrative déployée par le romancier. D'ailleurs, dans son avant-propos, André Brink souligne fort à propos : « Rien, dans ce roman, n'a été inventé. Le climat, l'histoire et les circonstances qui l'ont fait naître sont ceux de l'Afrique du Sud actuelle. Mais les événements et les personnages ont été replacés dans le contexte d'un roman. Ils n'y existent qu'en tant que fiction. Ce n'est pas la réalité de surface qui importe, mais les relations qui se dessinent sous cette surface » (1980 : 7).

sous l'influence majeure de la principale figure de proue de la lutte anti-apartheid Nelson Mandela. Ce dernier deviendra le tout premier Président Noir de la République sud-africaine.

¹⁴ Le romancier se base sur des anecdotes et des documents ou « papiers » fournis par son héros avant sa mort, pour retracer l'histoire pathétique et tragique de ce dernier. Ce faisant, le récit du drame collectif du sujet social sud-africain est mis en abîme dans celui (auto)biographique du sujet individuel principal (à travers qui l'auteur se dédouble et fait un discours sur/de soi). D'autant plus qu'on ne saurait dire le vécu individuel sans une (totale) immersion dans le vécu collectif. Le roman se veut un jeu de va-et-vient entre le « je » individuel et le « Je » transindividuel. Mieux, il s'agit d'une (auto/alter)sociobiographie.

¹⁵ C'est la date de la première édition en anglais, publiée à Londres aux Éditions W.H. Allen Co. Ltd, sous le titre *A Dry White Season*.

¹⁶ Nous soulignons. C'est reconnaître la portée historique et archivistique de la production littéraire d'André Brink.

En clair, le romancier André Brink par le biais d'*Une saison blanche et sèche* dépeint et décrit le climat infernal de l'apartheid sud-africain, sous le prisme de l'art littéraire romanesque¹⁷. En effet, la malheureuse histoire de la famille Gordon est la matrice ou le motif majeur du roman. Le récit est fondé sur bon nombre d'anecdotes liés à la relation que la famille du héros-témoin et justicier blanc (Afrikaner) entretenait avec cette famille noire¹⁸. L'élément diégétique déclencheur est « la mort de Jonathan, fils de Gordon, au moment des émeutes de jeunes de Soweto » (49)¹⁹. Vont s'en suivre l'arrestation et la séquestration de Gordon, le pauvre père qui cherchera à voir clair dans le sérail d'une société si sombre. Finalement, Gordon va succomber à causes des tortures atroces à lui administrées par les policiers. Sa pauvre femme, Emily, traumatisée par la violence des événements tragiques ne sera plus que l'ombre d'elle-même. Elle va finir par se suicider en se jetant sur les rails, n'en pouvant plus supporter son calvaire, désabusée par le destin.

Alors, Ben, entre temps, désillusionne et découvre enfin, au fur et à mesure, les réalités atroces et intolérables du système socio-politique froid dans lequel il vit pourtant depuis fort longtemps, justifié par l'apartheid. Cette désillusion va faire naître en lui sa passion pour la cause de la famille victime Ngubene, mais aussi de toute la communauté noire sud-africaine. Il brise désormais toutes les règles qui sous-tendent la déraison pro-apartheid pour s'ériger en un défenseur, un justicier non pas seulement de la famille sacrifiée, mais de toute une race dont il entend, presque en solo, redorer l'image, afin qu'advienne un sursaut nécessaire et salutaire d'altruisme, d'humanité, de fraternité, bref d'humanisme.

Toutefois, dirons-nous que Ben s'est montré candide ou illusionniste car il ignore en réalité les rouages vicieux, pervers de son Afrique du Sud. Son combat, quoique noble et louable, se solde par sa mort comparée à celle du Christ, à certains égards. En ce sens que Ben est presque assimilable à un « saint » (blanc sensible) mais impuissant parmi « ses frères blancs » insensibles et puissants pour la plupart, dotés de l'art de nuire, de torturer et de tuer, à l'instar du capitaine Stolz, qui le tue en le renversant avec une voiture, à la fin du roman. Autant souligner que le pauvre héros-enquêteur a fini par devenir un chassé, une proie, une victime de la machine prédatrice de l'apartheid.

Aussi faut-il constater que l'univers diégétique d'*Une saison blanche et sèche* est caractérisé foncièrement par une bipolarité raciale et socio-spaciale factuelle²⁰. Le système des personnages et les descriptions topographiques ou sociologiques illustrent les réalités d'un tel univers de conflits interraciaux inéluctables et intolérables. La communauté blanche et celle noire sont en jeu et se regardent tels de chiens enragés, chacune dans *son* territoire et contraintes par les lois

¹⁷ L'écrivain opère un « processus de mise en [fiction] romanesque de "[l'h]istoire [factuelle]" » (Zambo, 2016 : 32).

¹⁸ Le père est balayeur et jardinier dans le lycée où le héros Ben du Toit officie comme enseignant d'histoire et géographie. Son épouse est au service de la famille Ben.

¹⁹ Cet élément/événement du récit est d'ailleurs reconnu historiquement. « Soweto, Juin 1976 : le soulèvement de la grande cité noire commença par une protestation pacifique des lycéens contre un [enseignement] donné trop exclusivement en afrikaans, ressenti par eux comme la langue de la ségrégation, alors qu'ils voulaient un enseignement en anglais considéré comme la langue internationale et la langue de la libération. L'habituelle réaction brutale de la police provoqua d'autres émeutes et la réprobation internationale » (Brink, 1980 : 49, note de l'éditeur).

²⁰ « L'idiotopie » ou le « sociotexte » romanesque est l'Afrique du Sud. Les toponymes tels que « Soweto », « Johannesburg », « Capetown », « Orlando », « Transkei », « Alexandra » et « Pretoria » sont des références factuelles ; car elles sont des espaces-lieux de la société de référence diégétisée en rapport avec ses réalités socio-économiques.

et les principes moraux de l'odieux système en place. Il s'agit, comme dans *Ville cruelle* d'Eza Boto (1954)²¹ de deux mondes foncièrement antagonistes : le monde des Noirs/oppressés et le monde des Blancs/oppresseurs. « Cette organisation socio-spatiale sur un modèle bipolaire et la nationalité sud-africaine de l'auteur de cette œuvre nous fondent à dire que son univers référentiel est la société sud-africaine du temps de l'Apartheid. Dans une perspective imagologique, la compréhension de la nature des relations entre les protagonistes du récit est indissociable de ce contexte sociohistorique de production » (Ateufack Dogmo, 2015 : 5).

André Brink semble s'ériger en un romancier sociologue-historien, voire en un journaliste-reporter ou alors un historien du présent, de l'actualité. Ainsi, force est de relever que si David Mbanga Eyombwan se veut un témoin indirect de la période coloniale allemande au Cameroun, André Brink, par contre, est un témoin direct de l'apartheid. Néanmoins, les deux écrivains sont simplement des témoins de leur/l'histoire nationale et de l'Histoire tout court. « L'on comprend dès lors pourquoi "l'histoire en tant que conscience à l'œuvre et l'histoire en tant que vécu ne sont donc pas l'affaire des seuls historiens" » (Glissant, *apud* Samaké, 2018 : 110).

Conclusion

L'H/histoire est un grand livre ouvert à tous. Chacun(e) doit et peut le lire pour bien de raisons. C'est un fleuve ou une source intarissable qui coule. Chacun(e) doit et peut s'y baigner ou s'en abreuver. L'Homme n'échappe pas à l'histoire et l'histoire ne s'écrit pas sans les hommes. L'histoire nous embarque tous ; car nous sommes tous, plus ou moins, responsables face à elle. L'humanité est et sera toujours face au tribunal de l'histoire. Les œuvres artistiques en général et celles littéraires en particulier peuvent se prêter à des tribunes de l'histoire. Elles sont des instruments d'expression, de (re)transmission, de (re)valorisation, de pérennisation et d'interrogation de l'histoire au fil du temps. Le projet dramatico-historique de David Eyombwan et le témoignage/reportage romanesque d'André Brink nous laissent comprendre que la littérature et l'histoire font bon ménage. Le premier retrace une page de l'histoire de la période allemande au Cameroun à travers la figure d'un héros pionnier de la résistance et du nationalisme camerounais : Rudolf Dualla Manga Bell. Le second, sous le prisme d'une histoire individuelle mais à forte implication collective, dépeint la société sud-africaine à l'époque de l'unique système de l'apartheid. C'est dire que les deux écrivains ont fait face à l'histoire et se sont, chacun à sa manière, abreuvés d'elle pour écrire, parler, témoigner afin d'éveiller les consciences. Eyombwan s'érige ainsi à un témoin indirect et Brink a été, cependant, un témoin direct et oculaire, voire actif. Car l'un, après des décennies, s'approprie l'histoire tribale (faisant partie de la même tribu Sawa que le personnage historique) et nationale pour rendre hommage à un fils modèle de son terroir et de son pays et surtout pour lutter contre l'amnésie collective, en assurant une conscience historique tribale et nationale. L'autre, quant à lui, a été choisi par une victime des injustices de l'apartheid, un sacrifié ou héros de l'anti-apartheid, pour écrire sur son vécu individuel et celui collectif, bref sur les atrocités du système ségrégationniste sud-africain. Les deux romanciers ont, en tout cas, fait acte d'un devoir de témoignage responsable

²¹ Ce roman camerounais anticolonialiste s'inscrit dans un contexte colonial et dépeint un univers diégétique ou un « sociotexte » bipolaire appelé Tanga. Le romancier Eza Boto (aussi connu sous le pseudonyme de Mongo Beti) montre de manière satirique le contraste flagrant entre la vie des colonisés/oppressés dans le Tanga Nord (ville indigène) et celle des colons oppresseurs dans le Tanga Sud (ville européenne). Cette ségrégation sociale/raciale est un véritable thème dans les œuvres littéraires traitant de la problématique coloniale. Faut-il rappeler que l'élément clé de l'épisode historique théâtralisé par David Mbanga Eyombwan dans *Ngum a Jemea* est justement le projet de bipolarisation sur le double plan social et racial.

à travers leur production littéraire à teneur historique et à visée à la fois archivistique, satirique, philosophique et éthique. Ces deux œuvres mémorielles remettent en cause les effets pervers du fait colonial en Afrique, notamment ; et, de ce fait, elles invitent à (re)penser les enjeux des relations entre les peuples dans le contexte actuel de la mondialisation, en s'inspirant des leçons de l'Histoire. Aussi, faut-il constater que lorsque l'histoire événementielle ou factuelle est la matière première d'une œuvre artistique, celle-ci peut transcender le temps et l'espace. Dès lors, l'Histoire est atemporelle et universelle car elle est bonne à connaître et à interroger par l'Homme d'aujourd'hui et de demain, d'Ici et d'Ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE :

ATEUFACK DONGMO, Rodrigue Marcel (2015). Hommage à André Brink. *Une saison Blanche et sèche* : du témoignage d'une société bipolaire au rêve d'une cohabitation interraciale harmonieuse. *MondesFrancophones.com*. Disponible sur :

<https://mondesfrancophones.com/espaces/afriques/une-saison-blanche-et-seche-dutemoignage-d%E2%80%99une-societe-bipolaire-au-reve-d%E2%80%99une-cohabitation-interraciale-harmonieuse/> [consulté le 17 juin 2019].

BOTO, Eza (1954). *Ville cruelle*. Paris : Présence africaine.

BRINK, André (1980). *Une saison blanche et sèche*. Trad. Robert FOUQUES DUPARC. Paris : Stock.

CROS, Edmond (2003). *La Sociocritique*. Paris : L'Harmattan.

DUCHET, Claude (1973). Une écriture de la socialité. *Poétique*, 16, 446-454.

DUCHET, Claude (sous la dir.) (1979). *Sociocritique*. Paris : Nathan.

EYOMBWAN MBANGA, David (2017). *Ngum a Jemea. La foi inébranlable de Rudolf Dualla Manga Bell*. Yaoundé/Douala : PUCAC & CICD.

GENETTE, Gérard (1972). *Figures III*. Paris : Seuil.

HOUSSAY-HOLZSCHUCH, Myriam (1995). L'Afrique du Sud, ou la patrie utopique. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00186086/PDF/TERR95.PDF> [consulté le 14 octobre 2019].

MVENG, Engelbert (1985). *Histoire du Cameroun. Tome 2*. Yaoundé : CEPER.

SAMAKÉ, Adama (2018). Discours littéraire et historicité : l'exemple de *Monnè, Outrage et Défis* d'Ahmadou Kourouma. *Acta Iassyensia Comparationis*, 22 (2), 101-112.

ZAMBO BOMBA, Appollinaire (2016). Scène de l'histoire/Histoire sur Scène : pour une Ecriture Transmédiale. *African Humanities Review*, 2 (2), 30-46.